



# *Secrets de jardin*



*Danielle Delclos*  
*conférence du 9 avril 2008*

## TABLE

AVANT-PROPOS : Un jardin qu'est-ce ? Un secret qu'est-ce ? .....	<u>3</u>
I. L'HISTOIRE : L'Histoire qui est aussi un ensemble d'histoires .....	<u>6</u>
<i>Histoire tumultueuse</i> .....	<u>7</u>
<i>Symbole et secret</i> .....	<u>8</u>
<i>L'eau et la lumière</i> .....	<u>11</u>
<i>Le jardin classique: Versailles</i> .....	<u>12</u>
<i>La révolution du jardin anglais</i> .....	<u>14</u>
<i>Caractérologie du jardinier</i> .....	<u>14</u>
II. LES ARTS : Les secrets de jardin sont aussi les secrets de l'art .....	<u>19</u>
<i>La symbolique du labyrinthe</i> .....	<u>21</u>
<i>Les secrets des statues</i> .....	<u>22</u>
<i>Les grands jardins de Paris</i> .....	<u>23</u>
<i>L'art topiaire</i> .....	<u>24</u>
<i>Les secrets des jardins dans la peinture</i> .....	<u>25</u>
<i>Un jardin pour mémoire</i> .....	<u>27</u>

## SECRETS DE JARDIN

Il y a bien des façons d'évoquer les jardins. J'aurais pu ne vous parler que des jardins d'Italie, évoquer ainsi le parc de Caserte, la fontaine de Diane et d'Actéon, des sentiers pleins de mystères s'enfonçant dans des coins cachés où l'on peut voir encore les pittoresques vestiges d'un temple ou les ruines d'un nymphée.

Mais j'aurais pu ne vous parler que des jardins de Paris, des Tuileries, de cette terre argileuse mise à profit par deux fabricants de tuiles et de briques, Aubin Poullart et Jean des Bœufs, ce qui est l'origine du lieu-dit, devenu par la volonté de Catherine de Médicis le jardin célébré par Ronsard

« Votre Monceau tout gaillard vous appelle  
Saint Maur pour vous, fait sa rive plus belle  
Et Chenonceau rend pour vous, diaprée  
De mille fleurs son rivage et ses prés

La Tuilerie, au bâtiment superbe  
Pour vous fait croître et son bois et son herbe  
Et désormais ne désire sinon  
Que d'enrichir son front de votre nom. »

J'aurais pu ne vous parler que des jardins d'écrivains ; ceux que nous avons visités de Pétrarque à la Fontaine de Vaucluse, de Montaigne en la seigneurie de Montaigne ou de Montesquieu à la Bresde.



« Je me fais une fête de vous mener à ma campagne où vous trouverez un château gothique à la vérité, mais orné de dehors charmants dont j'ai pris l'idée en Angleterre, la nature s'y trouve dans sa robe de chambre et au lever de son lit », Victor Hugo à Villequier ou à Guernesey, Alexandre Dumas à Monte Christo ou Georges Sand à Nohant.

J'aurais pu ne vous parler que des jardins de curé, des paroisses du IV<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la nationalisation des biens du clergé, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, comment s'est conservé dans l'espace villageois un domaine presbytéral où se conjuguent nourritures terrestres et nourritures célestes – Saint François Xavier, Senlis, le Val de Marne – pour nous conduire vers l'école des curés jardiniers, botanistes, excellents vulgarisateurs.

J'aurais pu ne vous parler que des jardins secrets, ceux qui naissent en l'an de grâce 1220, quand le roi Henri III d'Angleterre ordonne à son intendant de Woodstock « *d'enclorre les terres de notre reine de deux murs, bons et hauts, que nul ne puisse pénétrer et d'y planter un jardin d'herbes, aimable et bien seyant, auprès de notre étang à poissons, afin que ladite reine y muse à son plaisir* ».

En choisissant le titre « secrets de jardins », j'ai choisi tout cela et plus encore. Mais pour parodier Rostand, **un secret qu'est ce** ? Un jardin qu'est ce ?

Dans l'Encyclopaedia Universalis, secret renvoie seulement à ineffable et à ésotérisme, mais dans le Littré, deux pages sont consacrées à ce mot et leur lecture révèle un étonnant glissement : de ce qui n'est pas divulgué, qui ne peut être pénétré, qui se cache à ce qui divulgue des particularités secrètes ; jusqu'à Mme de Sévigné à Mme de Grignan « *il faut que je vous envoie cette lettre ; ne le dites à personne mais je veux bien vous faire ce secret dont vous n'abuserez pas* ». En fait nous avons trouvé : **les jardins racontent leurs secrets** ; il n'est rien de plus beau de plus délectable qu'un secret partagé. Mais un pas encore, **un jardin qu'est ce ?**

- trois bambous, deux pierres levées, la lune, l'eau plate entre les joncs sous un pont arqué et la verticale d'un pêcheur debout dans sa barque : un jardin chinois



- un pin, des pavots et des verveines dans le bourdonnement doré des abeilles, l'odeur du miel, le goût des raisins : un jardin virgilien
- parois lisses des faïences, balustrades, mosaïques, allées de briques pilées, une fontaine : un jardin de l'islam
- une haie modestement peignée, des rangs d'oseilles, de laitue et bien sûr de quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet : un courtil de nos campagnes.

Est-on certain de parler du même objet en usant ici et là du mot jardin ?

La perplexité s'accroît si à la promenade dans l'espace on adjoint une promenade dans le temps. Les jardins comme les villes ne cessent de changer. Hérodote parmi nous pour un périple autour de la méditerranée serait surpris : les orangers sont des immigrants d'Extrême Orient, les cyprès des nomades de Perse, les cactus nouveaux venus d'Amérique, les eucalyptus d'Australie.

## **Secrets de jardin, les jardins nous racontent les secrets de l'Histoire, les secrets de l'art.**

*L'Histoire qui est aussi un ensemble d'histoires.*

*Les secrets de jardin sont aussi les secrets de l'art.*



# I

## SECRETS DE L'HISTOIRE

L'Histoire qui est aussi  
un ensemble d'histoires.

700 ans av. J.-C. l'Odyssée d'Homère évoque les fabuleux jardins de Grèce, Homère respire les parfums des roseraies d'Alcinoos, roi de Corfou. Le grand Alexandre tombe en arrêt devant les parterres de Chandragupta en Inde ; les terrasses de Babylone, une des sept merveilles du monde font l'admiration du chroniqueur juif Flavius Josèphe. Mais il y a la référence des références qui est le jardin des Hespérides qui porte ses pommes d'or (en fait oranges du Portugal) jusqu'au cœur de l'hiver.

Cicéron mort en 43 av. J.-C. décrit avant Pline le jeune au 1er siècle ap. J.-C. les jardins de ses villas de Cumes ou d'Arpinum où il situe ses dialogues philosophiques, « *cette salle donne sur le jardin et sur l'allée destinée à la promenade. Elle est bordée des deux côtés de buissons de romarin à défaut de buis car dans le lieu où le bâtiment couvre le buis il conserve toute sa verdure, mais au grand air et en plein vent, l'eau de la mer le dessèche* » (lettres liv. II). Les plantations d'arbres (cyprès, platanes, lauriers) les parterres de fleurs (roses, violettes, jasmins) les bassins et leurs jets d'eau visaient à orner les atriums, les péristyles et à embellir les vues qui s'offraient depuis les pièces d'habitation.

Il faut noter la description des végétaux taillés selon l'art topiaire inventé par les romains, repris au XVIIe et XVIIIe siècle en France et en Angleterre et redevenu à la mode à notre époque et dont nous reparlerons.



Sans anticiper je peux citer les jardins de Marqueyssac dans mon cher Périgord qui sont une vraie folie de buis, restaurés depuis 1996 par Kleber Rossillon. Ne pouvant s'appuyer sur des archives il a fait une étude approfondie des styles italiens et second empire, retailé les buis et mis en valeur les promenades avec pas moins de 150000 pieds de buis et agrémentées d'espèces méditerranéennes : cyprès, arbre de Judée, pin parasol, cyclamen de Naples. Cette œuvre magistrale implique une importante campagne de restauration dans laquelle interviennent 60 entreprises, un million et demi d'euros. Secret de jardins là aussi.

C'est l'environnement dompté, on sculpte en lettres et figures géométriques. Mais la vogue du buis taillé, que Claude Mollet l'ordonnateur des tuileries avait composée au XVIIe siècle, a trouvé ses détracteurs au siècle suivant. Ainsi Alexandre Pope se gausse d'un pépiniériste qui offre à sa clientèle un Adam et Eve en if, une reine Elisabeth en myrte et « *un saint Georges en buis avec un bras un peu court, mais en mesure de percer le dragon au mois d'avril* ». Quand Pécuchet fait à Bouvard la surprise de tailler en paons les ifs de la grande allée et « *un cornet avec deux boutons en porcelaine figurant le bec et les yeux* » la disgrâce de l'art topiaire paraissait consommée.

### ***Histoire tumultueuse dont on peut continuer à fixer les étapes.***

Après Rome la provinciale Gaule n'est pas en reste. Dans chaque villa picarde un hortus sert de sas entre la basse cour et le séjour du maître et les trompe l'œil des patios du clos de la Lombarde, à Narbonne, nous renseignent sur la présence d'arbustes ornés de petits masques, les oscillae, ancêtres des épouvantails ou des boules de Noël.

Le point décisif de l'histoire horticole se situe au moment où le jardinage en tant qu'art ou simplement mode, fusionna au Moyen-Age avec le jardinage en tant qu'habitude, nécessité et agrément. Dans l'hortus conclusus, l'intime verger clôturé qui offrait même aux puissants, intimité et calme nous avons le jardin vedette à mesure que le sentiment de sécurité s'accroît, tout comme les châteaux d'agrément remplacent les châteaux forts.



De même dans le monde du monastère, comme le révèle si bien le cadastre de l'abbaye de St Gall en suisse, c'est la réminiscence de l'atrium. Le cloître fait graviter les moines dans le sens des aiguilles d'une montre autour d'un carré soigneusement planté qui avec ses rigoles partant de la fontaine centrale figure le paradis et ses quatre fleuves : le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Gange , l'hortus monastique est une projection de l'Eden et de la Jérusalem Céleste.

Comment à ce niveau ne pas rapprocher **symbole et secret** en n'oubliant pas le mot de Georges Gurvitch « *les symboles révèlent en voilant et voilent en révélant* ». Ainsi dans la célèbre villa des mystères de Pompéi que les cendres du Vésuve recouvrirent pendant des siècles, une admirable peinture, mauve sur fond rouge, évoque le dévoilement des mystères au cours d'une cérémonie d'initiation. Les symboles sont parfaitement dessinés, les gestes rituels esquissés, le voile soulevé ; mais pour le non initié le mystère reste entier et lourd d'équivoque.

Ainsi s'affirme la nature indéfinissable et vivante du symbole toujours pluridimensionnel. L'inconnu du symbole n'est pas le vide de l'ignorance mais on pourrait dire l'indéterminé du pressentiment; il jette des ponts, il relie le ciel et la terre, la matière et l'esprit, l'inconscient et le conscient. Ce qu'exprime la fonction médiatrice et unificatrice du symbole. Ce que veut exprimer Rainer Maria Rilke dans un poème :

Si tu veux réussir à ce que vive un arbre  
Projette autour de lui cet espace intérieur qui réside en toi  
Ce n'est qu'en prenant forme  
Dans ton renoncement qu'il devient réellement arbre.

**Arbre**, un des thèmes symboliques les plus riches et les plus répandus. Mircea Eliade en distingue sept que nous n'aurons pas la possibilité de totalement explorer mais qui s'articulent tous autour de l'idée du Cosmos vivant en perpétuelle régénérescence.

**L'arbre de vie** a pour sève la rosée céleste et ses fruits, jalousement défendus, transmettent une parcelle d'immortalité ainsi des





« *pommes d'or du jardin des Hespérides* ».

En Orient comme en Occident l'arbre de vie est souvent renversé, en fonction d'une certaine conception du rôle du soleil et de la lumière dans la croissance des êtres. C'est d'en haut qu'ils puisent la vie, c'est d'en bas qu'ils s'efforcent de la faire pénétrer et c'est Dante .... il est un arbre qui vit de sa racine.

**Ambivalence du symbolisme de l'arbre** qui se manifeste plus nettement encore dans l'arbre double chez Yung « un arbre double symbolise le processus d'individuation au cours duquel les contraires en nous s'unissent ».

Et puisque nous sommes toujours dans les secrets de jardins portons une attention particulière à la notion d'enchevêtrement, symbole fondamental que Yung étudie en fonction d'une partie du mythe d'Osiris. Ce dieu incarnait les puissances terrestres et en particulier les forces végétales, c'est ainsi qu'il est représenté entouré de plantes ou enchevêtré dans la végétation par des ligatures et des nœuds. Enchevêtrement, phase de complication intérieure particulièrement difficile à débrouiller, c'est en quelque sorte celle de l'être qui n'arrive pas à se libérer de la broussaille des problèmes élémentaires, à prendre son envol.

D'où l'existence de **l'arbre de la connaissance** qui n'est ni un saule, ni un chêne, ni un pommier mais un figuier ; du moins nous l'inférons du fait qu'Adam et Eve après avoir mangé à l'arbre et acquis la conscience honteuse d'être nus se couvrent des feuilles d'un figuier.

Progrès de la ruine à la correction qui est intimement lié à la nature de la connaissance en soi qui est un processus : de l'ignorance à la conscience, du chaos indistinct à la science ordonnée. La connaissance englobe par conséquent le point de départ qui peut être vide, nocif, douloureux et le point d'arrivée qui est plaisir.

C'est cette qualité de processus, de développement, lequel ne peut se dérouler que dans le temps qui répond finalement à la question de savoir pourquoi symboliquement la connaissance doit provenir d'un arbre. Un arbre est une chose qui croît et la croissance comme l'apprentissage ne peut avoir



lieu que dans et par le temps. Croître et apprendre grâce au médium du temps.

Ne quittons pas cette symbolique de l'arbre sans regarder **l'arbre généalogique** ; étranges forêts de symboles et de vies mortes, ramures étouffantes de bien de familles qui gardent depuis des siècles leur mémoire, leurs secrets comme le plus précieux des héritages ; ailleurs maigre tronc à deux tiges, très vite coupées, dépouillées, nues, parfois résolument muettes.

Cette mort de la vie végétale on la trouve dans l'herbier qui réussit à capturer la vérité des fleurs « *sabot de vénus, gentiane, aconit des chats, tussilage, lys ambré, campanule redescende, euphorbe, genépi, dryade, orpin, ellébore noir, soldanelle argentée* » ronde interminable que j'emprunte au dernier roman de Philippe Claudel « Le rapport de Brodek ».

Et cette mort végétale est portée à son paroxysme dans la floraison pétrifiée du gothique : la cathédrale, summum du jardin médiéval avec son parvis de formation barbare du paradis ; paradis vient de l'avestique (vielle langue de l'Iran, paridaiza qui signifie simplement jardin).

Depuis les croisades nos médiévaux ont renoué avec le phantasme oriental de la fraîcheur oasisienne, portée aux nues par l'au-delà mahométan.

Au fil de leur conquête, barons champenois et bourguignons découvrent les jardins d'Espagne, Tolède, Séville, Grenade voire Silves au Portugal qui ont stimulé l'imagination du poète Al-Moutamid Grenade - le patio des myrtes - dans le livre d'Antonio Enrique et je cite volontairement son titre « l'Alhambra hermetica », on compare le tracé de ce palais et ses proportions qui sont très proches de celles de temple de Salomon, entouré de terrasses suspendues. Elles s'échelonnent jusqu'au sommet de la colline de sorte qu'une fois en haut on n'en distingue qu'une seule s'étendant jusqu'au pied de la colline, offrant les couleurs changeantes de chaque parterre semé de fleurs et plantes d'arbres fruitiers.

Les jardins actuels ne ressemblent en rien à ceux du Moyen-Age où les fleurs et les fruits se mélangeaient de façon hétérogène. C'était la huerta où le promeneur se rendait transporté par l'harmonie entre



les fleurs, leur parfum, le son de l'eau et le goût de fruits cueillis au passage.

**L'eau et la lumière** c'est déjà le jardin. L'hydraulique entre en jeu entre nature et culture ; cachée sous la terre c'est toute une architecture telle que la décrira Palladio pour la villa Barbaro.

Le jardin devient le décor de la dixième journée du Décameron de Boccace et du paradis de Dante dont la Divine Comédie en 1321 influencera les jardins de la Renaissance. Ce jardin qui fleurit aussi dans les tapisseries de la Dame à la Licorne et enrichit les pages des Très riches Heures du Duc de Berry.

Le paysagiste de la Renaissance organise son espace autour d'une impérieuse quadrature, construit des terrasses, sème des allées de portiques, de colonnes et de statues, convoque les hydrauliciens, met des jets d'eau à la place des fontaines.

Reconstitués avec un remarquable souci d'exactitude, les jardins de Villandry dans la vallée de la Loire témoignent de l'arrivée à Paris des Médicis, Catherine puis Marie, où les massifs deviennent immenses ; il en est de même au palais du Luxembourg. Il faut noter que l'influence de beaucoup d'artistes italiens (dont Léonard de Vinci et Benvenuto Cellini) sous François Ier fut renforcée par le mariage de Catherine de Médicis avec Henri II.

La redécouverte des idéaux classiques exposés au Ier siècle par Marcus Vitruvius Pollo connu sous le nom de Vitruve exerça une influence puissante ; le principe de l'harmonie, de présentation entre la maison et le jardin était particulièrement présent dans les travaux de l'architecte Philibert de L'Orme (1510-1570). Il dessina le château d'Anet et ses jardins extrêmement architecturés et symétriques. Le jardin entrelacé - entrelacs - faisait partie du vocabulaire architectural et inspira beaucoup de livres de dessin du XVIe.

Concentrique et symbolique avec les premiers labyrinthes, reflet du paradis, le jardin devient domaine des sens et du double sens « *Mignonne allons voir si la rose qui ce matin avait déclose...* » disait Ronsard.

Semée par le dernier spasme du pendu médiéval, la mandragore se cueillait sous la potence. Le très sulfureux jardin des simples (les herbes de base entrant dans la composition de remèdes) cède la place



au plus légal hortus medicus avec les quarante végétaux de l'école de Salerne héritée du savoir des Grecs. Ambroise Paré porte leur nombre à quarante cinq du pétun ou tabac à la dent de lion ou pissenlit en passant par la mystérieuse herbe au Turc.

C'est l'époque où l'alchimiste Paracelse (1493-1541) met en avant la théorie des signatures : la forme de la plante (cœur, main, ...) indique les parties du corps qu'elle soigne. Le jardin tombe dans la magie : secret des jardins encore.

Magie royale si maîtrisée et c'est **Versailles** ; le jardin classique étire à l'infini la perspective. Vincent Guerre, en charge des travaux de restauration de la Galerie des glaces, souligne : « l'impact extraordinaire de la Galerie des glaces dans l'Europe d'alors s'explique par le fait que pour la première fois dans l'histoire un architecte (en l'occurrence Jules Hardouin Mansart) avait eu l'idée géniale de faire entrer la lumière extérieure et les jardins dans le décor du palais ». Sa maîtrise nécessita l'envoi d'espions à Murano pour débaucher les meilleurs ouvriers que la police de la Sérénissime avait mis à résidence sur l'île qui porte ce nom pour mieux les surveiller. Versailles c'est André Le Nôtre mais c'est aussi Vaux le Vicomte.

Si l'hortus conclusus médiéval était clos comme une fleur en bouton, le jardin français du XVIIe est un jet qui traverse la demeure en son milieu, écarte les futaies sur son passage et va se fichier très loin dans la campagne. « Le parterre de broderie » inventé par Jacques Boyceau de la Barauderie et Claude Molet : un seul compartiment au lieu des multiples compartiments antérieurs.

Les jardins de Vaux furent les pépinières de ceux de Versailles, chefs-d'œuvre du genre : en fait pépinière de talents d'adultes, d'idées neuves, de jeunes pousses. En juillet 1665 le jardinier Antoine Trumal, envoyé à Versailles y transporte plusieurs arbrisseaux. En décembre ce sont 1250 pieds qui suivent et en 1668 a lieu le dernier transfert. Parmi ces plants, des orangers qui sont aussitôt mis à couvert dans l'orangerie que Le Vau a construit à Versailles. L'oranger est à la mode, c'est l'essence préférée de Louis XIV. Au dire de son frère abbé, Fouquet s'était fait adresser des greffes d'orangers et de citronniers les plus rares d'Italie recouverts dans les plus célèbres jardins de Rome.



En 1661 paraît opportunément un petit manuel de jardinage enseignant "la manière de planter, de cultiver et dresser toutes sortes d'arbres " il est dédié à Fouquet et porte le titre de jardin royal. L'année même Louis XIV reprenait à son usage exclusif l'utilisation de la marque.

L'histoire des jardins de Versailles serait longue et compliquée. Nous ne pouvons néanmoins ignorer le plus long texte qui nous soit parvenu de la main même du roi « Manière de montrer les jardins de Versailles ». Curieux document, laconique, abstrait, un peu hautain et pourtant révélateur d'une véritable passion car selon le monarque la promenade dans le parc n'est pas une visite touristique ou historique mais une dramaturgie. En ce sens et parce que l'amour des jardins est l'un des faits essentiels de la personnalité du Roi-Soleil, Versailles est le temple de l'espace enfin déployé. Il faut lire pour cela le beau livre de Philippe Beaussant « Louis XIV artiste ».

Mais ces jardins de Versailles sont une création de Le Nôtre, personnage attachant, émouvant de simplicité qui a eu pendant plus de 30 ans tous les moyens matériels, financiers, humains, techniques dont pouvait disposer le XVIIe siècle. C'est le petit homme qui pouvait présenter au roi les plus vastes projets et se voir interrompre

- Le Nôtre je vous donne 20000 livres

- ah! Sire votre Majesté n'en saura pas davantage, je la ruinerais.

Louis XIV l'anoblit en 1675 et Le Nôtre répond que sur ses armoiries il y aurait trois limaçons et un chou. Mais Sire, pourrais-je oublier ma bêche ? N'est-ce pas à elle que je dois la bonté dont votre majesté m'honore.

Et pourtant le site plat et sans attrait aurait dû sembler sans ressources et Saint Simon d'écrire c'est "le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre. Le beau et le vilain furent cousus ensemble ". Quant à Horace Walpole « c'est un désordre de statues et de fontaines, les jardins d'un grand enfant ».

Bien sûr l'idée de cet axe est-ouest s'étirant des chambres du roi au-delà de l'horizon est l'axe du soleil parallèle à celui du Roi-Soleil, comme s'il était à l'origine de tout. Mais à l'aurore, un matin d'automne brumeux, avec le soleil filtrant doucement à travers les arbres ou se reflétant sur l'eau, ces jardins peuvent sembler d'une beauté ensorcelante.



Dès que l'on quitte l'axe impressionnant qui faisait écrire à Lord Byron qu'une telle symétrie n'est pas pour la solitude, dès qu'on se promène dans les bosquets, on retrouve un monde plus secret, par exemple dans le bosquet de la reine où un bronze d'Aphrodite baigne dans la lumière filtrée à travers les tulipiers. L'échelle alors est intime ; des urnes, un brillant jet d'eau contre un feuillage sombre, le patchwork des plantes à l'extérieur de l'orangerie. Aujourd'hui le jardinier de Versailles est en Chine.

Mais place bientôt à la **révolution anglaise des jardins**. Adieu niveau, adieu cordeau, la géométrie semble avoir partie liée avec l'éternité et le XVIIIe prend pour horizon l'homme mortel lui-même. Abandon du tracé, refus des cisailles. Qu'un chêne ressemble à un chêne, qu'un étang ne se fige pas en un bassin, que le bois retrouve son mystère, que les allées déclives aillent capricieusement leur train. On pourrait donc dire qu'on renonce à faire du libre paysage un jardin et que l'on redonne au jardin le laisser-aller du paysage. La Julie de Rousseau a aménagé son Elysée de façon à faire croire que la nature a pourvu à tout. Elle a banni les fleurs exotiques, redonné sa dignité à l'humble liseron, à la vioerne et au chèvrefeuille. Elle a démocratiquement mêlé les fleurs des champs à leurs sœurs plus policées. Hormis l'ingéniosité de la maîtresse des lieux, une douzaine de journées du jardinier et un coup de main de « mes gens », l'Elysée de Julie est le chef d'œuvre de l'économie domestique bien entendue.

Nous l'avons compris, les jardins ne nous racontent-ils pas l'histoire de leur Maître ? C'est vrai pour Cicéron, pour Fouquet encore plus pour Louis XIV. Mais pour chacun de nous, le jardin n'est-il pas propre à dévoiler des caractères, le secret des jours ? Le jardin serait alors notre double et il convient alors de fouiller les cœurs des amateurs, établir une **caractérologie en quelque sorte des jardiniers**.

Il y a les **assidus**, les plus nombreux adorent le potager : légumes variés et colorés, anciens : le rutabaga qui s'appelle navet de Suède, le topinambour au délicat goût d'artichaut ; tous deux fort remarquables de la nouvelle cuisine. Le crosne japonais et ses allures de gingembre reviennent aussi à la mode. Les goûts alimentaires sont volages. Buffon 1717-1788)



estimait que les racines de chervis (carotte) faisaient un mets délicieux, que la betterave jaune était la plus délicate de toutes.

C'était l'époque où la France, effarée, voyait l'Italie cuire « comme des champignons » des pommes d'amour (tomates) à l'odeur forte et désagréable précise encore avec dégoût Buffon qui nous donne son truc : « ceux qui sont incommodés après en avoir mangé doivent faire usage de vinaigre ». C'était l'époque où seuls les singes aimaient les figues d'Adam (bananes), où les patates des navires négriers ne portaient pas encore le nom de pommes de terre.

Il y a aussi les **hédonistes**. Ils rêvent des fleurs des champs et de jardins naturels. L'ondulation des graminées sous la brise, l'éclatement d'un rouge coquelicot, le parfum suave d'une violette ou le duveté d'une feuille de bouillon blanc les bouleversent. C'est avant tout parce qu'ils aiment regarder, sentir, toucher qu'environ un tiers des Français rêvent de jardins naturels. Les femmes surtout. Elles sont plutôt cadres ou exercent une profession libérale surtout dans les environs de Paris mais la vogue gagne les milieux plus populaires et le nord de la France. Tous les hédonistes amateurs de naturel détestent biner, bêcher, faire des semis. Mais surtout ils adorent arroser leurs plantes, les hortensias par exemple dont ils raffolent. Il faut préserver au jardin la liberté du vivant, vivre aussi la biodiversité. La défense du naturel est un sujet de l'écologie analyse Françoise Dubost, ethnologue au CNRS qui, maniant le paradoxe, s'interroge sur les secrets de nos contemporains ; "sauvegarder le sauvage et même le cultiver ne représente-t-il pas le comble de l'artifice ? ». Au fond, la passion pour la nielle des blés et le bleuet engendre des questions philosophiques.

Les **dilettantes** vivent dans des jardins de curé. Ce sont des bucoliques. Le jardin de curé est à la botanique ce que les petits plats du terroir sont à la cuisine : souvenir d'enfance ou image d'Épinal. Il exhale des parfums de chèvrefeuilles, de pivoines et de confiture. Il trébale des envies de sieste sous les pommiers ou des bonheurs aussi simples qu'une petite fraise sitôt cueillie sitôt croquée. A l'origine le jardin de curé était une dépendance du presbytère. Le curé y cultivait des simples, des vivaces, et des légumes pour améliorer son ordinaire



(rudimentaire depuis le concordat) et pour fleurir l'autel. Il devait exister en France au siècle dernier autant de jardins que de paroisses, c'est-à-dire plus de trente mille. Leur nombre s'est considérablement réduit en raison de la diminution du clergé mais le genre s'y est fort répandu chez les laïcs. Michel Tournier a écrit un fort beau texte " Mes presbytères et leurs jardins » où il écrit « qu'y a-t-il de typiquement jardin de curé dans mon jardin ? Je dirais d'abord un petit buis qui pousse bizarrement sous le marronnier, totalement privé de lumière par son énorme voisin ; il paraît pourtant s'accommoder de cette situation inconfortable ».

L'autre végétal ecclésiastique est le lis blanc (*libium candidum*) appelé aussi parfois « lis de la madone », symbole de pureté et de chasteté.

Le jardin de curé symbolise une nature sagement exubérante, un éden nostalgique. La paysagiste Christiane Rivault souligne que les clients qui souhaitent créer ce type de jardin sont souvent marqués par le souvenir d'une grand-mère ou d'un village.

Il faut entendre enfance, émotion, mémoire, senteur et imaginer un lieu sentimental et attachant. Le jardin décrit par Béatrice Bowles à San Francisco en donne témoignage - terre d'enfance - « un angelot de pierre se cache sous les fougères. A l'ombre d'un grand séquoia foisonnent de grands végétaux choisis pour leur parfum, leurs teintes douces et leur feuillage ». Je cite : « au temps de mon enfance, le sommet de la colline juste au-dessus de la maison et derrière l'un des rares bois de chênes-lièges de la ville, était le royaume absolu de mon grand-père. Lorsqu'il n'était pas occupé à surveiller la baie aux jumelles, il appelait l'un de ses gendres pour venir tailler une branche mal placée ou demandait à l'une de ses filles de lui envoyer ses petits enfants pour lui tenir compagnie pendant son petit déjeuner. Alors mon frère et moi, encore en pyjama, nous nous hâtions de gravir la pente à travers les rhododendrons plus hauts que nous : il fallait marcher vite pour arriver avant nos cousins pour être l'heureux élu qui tournerait la crème dans le café de notre aïeul ».

Secret d'enfance - secret de jardin - secret d'amour aussi. Dans le paradou de Zola, l'abbé Mouret et Albine cèdent moins à la force du désir qu'à ce jardin fou « où certains coins d'ombre avaient des recueils d'alcôve,





une senteur d'amour, une tiédeur de bouquet passé aux seins d'une femme ». Songeons aussi à Colette, celle dont l'œil est rivé à la tige du géranium qui réclame son attelle, à la grille que guette « la muette insurrection de la glycine ».

En ce qui concerne les **pragmatiques** (notre 4eme catégorie de jardiniers) ils aiment à offrir les produits de leurs récoltes :

*« Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,  
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.*

Mais aussi offrir au monde des jardins en mouvement. C'est toute l'histoire de Gilles Clément, créateur du parc André Citroën à Paris, « Le jardin est à la fois une philosophie et un travail manuel » dit-il. Couronné grand prix du paysage, cet ingénieur horticole et paysagiste, diplômé de l'école de Versailles est aussi biologiste et entomologiste. Il s'est attaché à éviter les aménagements maladroits d'espaces verts, ses activités sont diverses : il a chassé le papillon au Cameroun, s'est fondu dans les forêts primaires de Tasmanie, et a la religiosité des jardins de Bali. Il est parvenu au sommet de sa profession et a créé en 2000 un jardin planétaire dans le parc de la Villette. Il y cultive les différences, il se veut jardinier du monde et prône le brassage des plantes. Qu'importe leur continent d'origine pourvu qu'elles s'enracinent dans un environnement climatique favorable et de dire « le jardinier a toujours organisé ces rencontres, il est par définition un entremetteur ».

Comme il y a une histoire du jardin, il y a une **philosophie du jardin**, c'est encore un secret. Elle s'inscrit en faux contre la charge tragique de l'histoire. Rousseau herborise paisiblement au fond d'un monde condamné. Voltaire soigne la fièvre que lui communique l'iniquité des hommes en commandant pour ses bordures des œillets d'artichaut. Candide qui condense toutes les expériences du philosophe pendant les dix ans qui précèdent sa parution en 1759 pour les porter aux dimensions d'une parabole : l'Allemagne et Leibniz, la guerre, Lisbonne, l'inquisition, le fanatisme, la noblesse, l'amour et l'argent. Contrairement à ce que Voltaire avait pu croire lorsqu'il avait la candeur de Candide il y a horriblement de mal sur la terre.



Mais s'il souscrit à cette version pascalienne de l'homme et de la création, c'est pour fonder le salut de l'espèce sur une activité toute terrestre. Il faut cultiver notre jardin. Ce que fait voltaire à Ferney, seigneurie achetée au comte de Brognes, président à mortier du parlement de Dijon. La vue s'ouvre largement sur l'extrémité du Léman et l'impressionnant massif des Alpes : "j'ai de tout dans mon jardin, parterre, petite pièce d'eau, promenades régulières, bois bien irréguliers, vallons, vignes, potagers avec des murs de partage couverts d'arbres fruitiers, du peigné et du sauvage".

Cultivons notre jardin, jardin intérieur s'il en est. Même Chateaubriand, si peu enclin à sortir du lit orageux de l'histoire, l'oublie à la Vallée aux Loups.

Quant aux impressionnistes, ils illustrent mieux encore comment la gloire révélée des jardins peut démentir la misère des existences.



## II

### SECRETS DE L'ART

Les secrets de jardin sont  
aussi les secrets de l'art

De rosier en arboretum, de labyrinthe en jardin exotique, depuis Le Nôtre, les paysagistes véritables sculpteurs de la nature ont écrit une histoire de l'art. Ils sont rejoints par des artistes contemporains qui trouvent dans les graines, les mousses et les écorces les instruments de leur création.

Chacun des plus beaux jardins reflète un secret artistique :  
Chenonceau baigné par le Cher, le jardin aujourd'hui planté de gazon et orné de broderies d'arbustes date de Diane de Poitiers. Il a été conçu « en levée » afin de le protéger des inondations éventuelles du Cher.

A Eyrignac près de Sarlat, son manoir célèbre de justes noces entre l'ordre français et les terrasses à l'italienne. Il est comme noyé dans une multitude de verdure organisées.

Théâtralisé à l'extrême, ce fut Versailles ou Marly, modèles d'art des jardins. Ce devait être un petit ermitage dans un lieu retiré à six km de Versailles et à quelques heures de St Germain mais très vite le roi s'est investi dans sa conception, a voulu en faire son œuvre personnelle, mélange d'influences française et italienne avec des transformations permanentes de 1679 à 1715. Un château et douze pavillons alignés par six sur le côté et dans l'alignement d'une perspective de bassins et de bosquets, accompagnés de jets d'eau, de nappes et de cascades et alimentés par trois réservoirs d'eau. Les jardins ensuite : de grandes allées d'arbres avec des nouveautés comme les acacias, mais aussi des arbustes, des plantes grimpantes comme le chèvrefeuille pour le plaisir des promeneurs.



Des recoins, des espaces de jeux et de divertissements comme un cabinet de la roulette. Le tout dans un décor d'antique au début relayé par des sculpteurs tel Coysevox(1640-1720) plus tard par la jeune génération menée par Nicolas Coustou avec ses sculptures plus dynamiques comme les poursuites qui marquent l'art français des jardins. Louis XIV meurt et Marly s'arrête. Mais avec Versailles et Marly, le roi passionné de jardins a encouragé le développement d'un style français copié ailleurs.

Pierre le Grand qui réside quelque temps à Trianon en 1717 imagine son propre Versailles à deux pas de St Petersburg à Peterhof qui est un des plus grands jardins d'eau du monde sur le bord d'une terrasse naturelle. Il donne à travers le parc inférieur sur le golfe de Finlande. L'eau s'écoule des grottes et des cascades situées en bas des escaliers de marbre vers un bassin avec une fontaine représentant Sanson et le lion qui symbolise la victoire contre la Suède dans la grande guerre du Nord (1700-1721). Sanson a maîtrisé le lion et le force à ouvrir sa mâchoire. Les nombreuses statues dorées semblent applaudir à la défaite du lion. D'autres fontaines à effet comique ont un secret particulier, celle de la tulipe, du parapluie ou du banc qui n'attendent que l'imprudent à arroser.

On trouverait dans le parc Pouchkine à Tsarskoie Selo d'autres célébrations : un obélisque, une tour en ruine et un bain turc de la forme d'une mosquée avec un minaret a été reconstitué pour célébrer les victoires dans les guerres contre la Turquie des 18e et 19esiècles. La construction la plus originale est la galerie de Cameron, architecte écossais, qui créa une promenade couverte pour Catherine la Grande de laquelle elle pouvait contempler d'un côté le jardin classique et de l'autre le parc paysager à l'anglaise. Cameron créa aussi dans le parc une petite pyramide qui servit de tombe au lévrier de Catherine. Une autre particularité appréciée, située près du lac, est la fontaine-statue de Sokolov, représentant une laitière avec son pot cassé d'après la fable de La Fontaine.

Mais en Espagne à la Granja le propre petit fils de Louis XIV, Philippe II fait dessiner en 1720 sur les terres d'un ancien couvent un jardin inspiré. Les jardins baroques à la française, Versailles hispanique à une échelle plus intime sont sur un site montagneux spectaculaire :



les contreforts de la sierra de Guadarrama. En empruntant l'entrée du palais le visiteur arrive devant la Fama, parterre de buis taillés et d'ifs contenant de nombreuses sculptures et urnes.

Une fontaine de 47 mètres dont on dit qu'elle est visible depuis Ségovie. A l'extrémité d'un parterre se trouvent les bancs de Diana, ce fut la dernière et la plus chère des fontaines achevée juste avant la mort du roi « vous m'avez diverti pendant trois minutes mais cela m'a coûté trois millions de réaux » secret de roi. C'est la vision espagnole de Versailles sur ce site sauvage et montagneux qui constitue l'un des plus beaux jardins d'Espagne. Soulignons la qualité exceptionnelle des superbes groupes sculptés en plomb par Frémen qui animent les fontaines dans un décor théâtralisé à l'extrême. Le fils de Philippe V d'Espagne, Charles III de Bourbon tentera la même aventure près de Naples à Caserte. Sur un site en pente, l'architecte Vanvitelli dessinera un jardin avec un axe aquatique sur plus de trois km au pied d'une grande cascade de grande largeur, alimentée par les eaux provenant du Mont Taburno.

Dans les bosquets un camellia japonica planté en 1782 existe toujours. Il faudrait parler de Schönbrunn et de Sans Souci ; il est bon de le faire en abordant trois points :

Les labyrinthes

Les statues

L'art topiaire.

Le **labyrinthe**, étonnant, raffiné, ludique, au cours du temps il sera symbolique, philosophique, puis un écrin pour les divertissements. Tout commence en Grèce il y a trois mille ans. Pour cacher le fruit monstrueux de l'union de son épouse, Pasiphaé, et d'un taureau, Minos demande à l'architecte Dédale de lui construire un labyrinthe. Nous connaissons la suite, le Minotaure vaincu par Thésée grâce au fil d'Ariane ... le mythe est né.

Mais les labyrinthes de jardin n'apparaissent qu'à la Renaissance ; il nous reste sur le papier des projets d'architecture du XVIe et de nos jours sont poursuivies des reconstitutions fort belles. Ainsi au siècle dernier à Villandry, Joachim Carvalho redessina le jardin d'amour, évocation



du raffinement même en se basant sur des plans anciens d'Androuet du Cerceau.

A Poncé dans la Sarthe près du château élevé au XVI<sup>e</sup> pour Jean de Chambray, une charmille formant des cercles concentriques haute de trois mètres entoure un platane planté par Henri IV.

Le phénomène du labyrinthe nous ramène spirituellement au Moyen-Age pour lequel il était porteur d'une symbolique puissante. Appelé « chemin de Jérusalem » on trouvait ses reproductions dans les églises où il matérialisait la quête du chrétien pour la grâce et la rédemption. Avec ses allées tortueuses au carrefour desquelles plusieurs chemins s'offraient au promeneur, le labyrinthe évoquait les tâtonnements de l'être humain dans la quête du paradis. Et on en retrouve l'étymologie dans des sites tel celui près du lac Léman dans le labyrinthe Jardin des cinq sens d'Yvoire ou à Cormatin en Bourgogne où un Esculape et un faune dansent, symbole de la sagesse et de la folie entre lesquelles l'être humain doit choisir.

Au fil du temps la symbolique s'émousse et le labyrinthe devient un merveilleux terrain de jeu. A Versailles il avait une vocation pédagogique, l'éducation du dauphin. D'un entretien coûteux, il fut détruit en 1775. Au jardin des plantes de Paris, Buffon transforme une butte qui amassait les rebus des terrassements en une spirale surmontée d'une gloriette.

Aujourd'hui les labyrinthes fleurissent en reconstitution sur fond de références historiques. Ainsi les jardins de l'abbaye d'Hautvillers dans la Marne, siège de Moët et Chandon où le dessin d'un labyrinthe reprend le thème du pressoir mystique présent dans un texte d'Isaïe et évoque à la fois le cadre sacré de l'abbaye et sa nouvelle vocation.

Au château de la Balue en Ille et Vilaine, le labyrinthe se niche au cœur d'un jardin maniériste et abuse des statues contemporaines.

Car les secrets de jardin sont aussi les **secrets de statues** pourtant bien des Parisiens ignorent que le jardin des Tuileries est décoré d'une admirable statuaire, parfois intercalée entre des médiocrités. Ces belles sculptures provenaient pour la plupart de parc de Marly. Les pelouses du Carrousel sont surtout occupées par des Suzannes au bain ou des Madeleines au réveil de la fin du 19<sup>e</sup> dont la valeur plastique est très moyenne mais qui vues d'un peu loin jouent leur rôle décoratif ; en 1964 elles ont été remplacées



par des œuvres de Maillol à l'admirable vigueur. Le parterre du grand bassin a reçu des statues de Pradier, de Bosio. Sous les quinconces dans « la salle de verdure » de part et d'autre de l'allée centrale ce sont des sculptures du 17<sup>e</sup> et du début du 18<sup>e</sup>, véritables chefs-d'œuvre. De quoi parlent-elles ? De la course et elles exaltent le mouvement tout en conservant la solennelle stabilité qui est l'apanage de la grande époque classique : Daphné et Apollon avant que la nymphe ne soit transformée en laurier au moment où elle allait être sauvée par Apollon, dieu de la lumière, des arts et de la divination qui la poursuivait. Dialogue passionné ou dialogue pathétique matérialisé par Guillaume et Nicolas Coustou, Atalante, fille d'un roi de Scyros, célèbre certes par son agilité à la course et refusant sa main à qui ne l'aurait vaincue. Atalante qui devait succomber aux ruses d'Hippomene jetant en tentation les pommes d'or qui devaient la retarder. Dit elle ses regrets ou son abandon ? Lepautre, le sculpteur ne le dit pas ; pas plus que le triomphe d'Hippomene sculpté par Guillaume Coustou.

Si nous poursuivons une promenade artistique, près du bassin octogonal sont les termes des saisons. En bas d'un fer à cheval trônent les fleuves, le Tibre et le Nil, ce dernier entouré d'un sphinx et de seize marmots joueurs qui représenteraient les seize coudées que devait atteindre le fleuve pour fertiliser l'Egypte. A leur côté ont pris place les groupes que Louis XIV avait fait exécuter pour Marly, les épousailles de la Seine et de la Marne par Nicolas Coustou et de la Loire et du Loiret par van Clèves.

Dans les **grands jardins de Paris**, il y a toujours un endroit qui par des murs abrite du vent et où le premier soleil du printemps rassemble les mères de famille. On le nomme ici « la Petite Provence » . Quand j'étais enfant on disait « le mur chaud ».

On trouverait de même dans les squares, ces petits nids de verdure posés au milieu de pierres de la ville et mis à la disposition de tous, mille secrets d'enfants ou d'amoureux. Ils furent créés par le trio Napoléon III, Haussmann et Alphand. Répandre des arbres au long des boulevards et des quais, aux carrefours ou à l'emplacement d'édifices démolis. Ainsi cent mille arbres furent plantés à l'intérieur des fortifications de Paris entre 1853 et 1870. Des pépinières furent créées à Boulogne, Auteuil, Vincennes. Un service municipal créé par arrêté, le « service de promenades et plantations »



fut placé sous la direction d'Alphand, ingénieur en chef des jardins. Celui-ci fit éditer un livre monumental « les promenades de Paris » illustré de planches gravées en couleur d'une magnificence surprenante pour l'époque où ses entreprises, ses secrets sont révélés dans le détail : recherche de fleurs nouvelles, acclimatation d'arbres exotiques, étude des grilles, des pavillons de garde, des kiosques à musique, des vespasiennes, des passerelles, tout un décor qui souvent subsiste et dont le caractère suranné a fini par s'intégrer à la ville. Au pied de la terrasse du Jeu de Paume, voici de belles ruines, insolites. Sur une chaise de fer, rêvons un peu à leur secret ? Des colonnes ioniques baguées soutiennent de puissants entablements encadrant une haute fenêtre, cintrée et sculptée. Ce qui nous permet de restituer dans notre esprit le rez-de-chaussée du château de Philibert Delorme architecte du roi (1515-1570). Epaves échouées comme un cadavre maudit dont on disperse les cendres de peur qu'il ressuscite. Une partie des colonnes, des pilastres, des cintres, des bas-reliefs fut achetée par le duc Pozzo di Borgo pour édifier au-dessus d'Ajaccio son château de la Punta. D'autres fragments sont dans le petit musée lapidaire de Carnavalet, dans la cour de l'école des Ponts et Chaussées et dans la cour d'un hôpital de Suresnes. Un journal distribuait à ses abonnés "des pierres des Tuileries" pour en faire des presse-papiers.

On ne peut quitter ce thème sans évoquer la fondation Maeght de St Paul de Vence où l'architecte José Luis Sert a dessiné un labyrinthe pour accueillir les sculptures de Miro ou encore dans les jardins des Retours de Rochefort sur mer en Charente maritime, enserrant les anciens bâtiments de la Corderie royale, le labyrinthe des batailles, étonnant par ses grilles et ses haies taillées en forme de vagues.

C'est une façon de repréciser quelques données sur **l'art topiaire**. Ce terme est adjectif ou nom féminin, il recouvre l'une des plus poétiques intrusions dans la sauvage et indomptable nature : l'art de sculpter les arbres et les buissons. Faire ployer le buis, le charme, le cyprès, l'if ou le laurier pour y façonner, saison après saison, par la taille, des arabesques, des cônes, des spirales, des pyramides ou des colonnes, des cohortes d'animaux, de monstres ou de figures grotesques. Un art dont Pline l'Ancien attribue dans son Histoire Naturelle l'antique invention au topiarius (jardinier) de l'empereur Auguste





qui pour plaire à son maître se serait un jour mis à tailler le nom de l'empereur escorté de déesses dans des haies de laurier. Le mot topiaire garde cependant le véritable secret de son origine et fait l'objet d'âpres débats entre linguistes hésitants entre sa probable origine latine (topia, jardin d'agrément) et une possible racine grecque (topos, lieu). Dans la Rome antique, cet art eut des débuts à la fois flamboyants et extravagants : cyprès arrondis mais aussi scènes de chasse, flottes de navire et combats de bêtes féroces. Les esclaves paysagistes rivalisaient d'ingéniosité pour tyranniser la nature.

Édifiantes broderies de Moyen-Age reprises par les rois à Gaillon, Ambroise et Saint Germain. Autant de bijoux qui, un temps délaissés reprennent aujourd'hui forme.

Mais ces **secrets de jardin sont aussi dans la peinture**, Monet à Giverny et dans la littérature , avec Jacques Lacarrière en particulier dans son si beau livre « Un jardin pour mémoire » ce qui nous permettra de saluer un des derniers livres de Jacqueline de Romilly « Le jardin des mots ». Un mot cependant sur Arcimboldo et de ses visages de fruits ,de sa Flore aussi qui me fait succomber au plaisir d'évoquer ce délicieux poème du 16e :

Suis-je Flore ou fleurs?  
Si je suis fleurs pourquoi de Flore  
Ai-je le sourire ?  
Et si je suis Flore  
Pourquoi n'est-elle pas fleurs ?  
Ah ! Ni fleurs ni Flore  
Ou plutôt je suis Flore et fleurs  
Mille fleurs, une seule Flore  
Mais pourquoi des fleurs font Flore  
Et Flore des fleurs ?  
Le sais-tu ? Le peintre habilement  
Mue les fleurs en Flore et Flore en fleurs.

Allons à la rencontre de Monet car Monet à Giverny c'est un peu Dieu le père au jardin d'Eden. Ses mauvais jours se sont terminés en 1889



lorsqu'à l'occasion de l'exposition universelle, la galerie Georges Petit organise un accrochage qui révèle l'œuvre de Monet depuis qu'il s'est installé en 1883 à Giverny, vrai point d'ancrage du peintre. C'est une belle maison mais c'est surtout un jardin où le peintre a exercé ses talents de botaniste ; cinq jardiniers s'emploient à modifier le décor floral selon les saisons. Ce paradis de fleurs lui coûtait cher « tout mon argent y passe » se lamente-il. Lui qui n'aimait pas beaucoup bouger de chez lui visitait les expositions horticoles où il cherchait les espèces rares et faisait des échanges de boutures, composant dira son ami Octave Mirbeau « une extraordinaire mêlée de tons, une orgie de nuances claires, une débauche resplendissante et musicale de blanc, de jaune, de mauve, un incroyable pétrissement de chairs blondes ». Longtemps Claude Monet s'est levé de bonne heure, dès l'aube il arpentait les chemins de Giverny, le long des rangées de peupliers qui bordaient l'Epte ou dans les champs rouges des coquelicots ; ces peupliers Monet les peindra vingt-quatre fois, immobiles par temps calme, bruissant des vents d'ouest, émergeant des brouillards matinaux, flamboyant dans le couchant. Une série comme il y a celle des meules et celle des cathédrales.

Au cours de l'été 1891 Monet apprit qu'une rangée de peupliers allait être abattue ; il paya leur acheteur pour qu'il lui laisse le temps de les peindre. Il passa l'automne à exécuter quinze toiles qui furent exposées en février 1892 à la galerie Durand Ruel.

Comment ne pas parler des nymphéas ? En 1893 Monet acquiert un terrain bordant une petite rivière près de sa maison « j'avais planté des nymphéas pour mon plaisir, je les cultivais sans penser à les peindre et puis tout à coup j'ai eu la révélation des féeries de mon étang ».

Les principes généraux mis en œuvre dans son jardin tels les contours irréguliers qui respectent la nature du sol, sont ceux des paysagistes japonais traditionnels ; le jardin constituant au Japon une expression artistique à part entière. D'où le pont japonais exposé en 1900 ainsi que le jardin aux nymphéas actuellement au musée de Boston. Quand il eut fini cette première série il transforma complètement son jardin, agrandissant l'étang dans toutes ses dimensions jusqu'à soixante mètres au-delà du pont. Il y passera ses étés 1903 à 1908 pour exposer en 1909 quarante huit toiles sous le titre



« les nymphéas, série de paysages d'eau ».

Les premières toiles conservent une ligne d'horizon dans la bande étroite que constitue la rive de l'étang, au-dessus de l'étendue d'eau. Après 1905, cet horizon disparaît. Monet consacre toute la surface de la toile à défendre les nymphéas et les jeux changeants de la lumière sur l'eau. Ce sont « ses œuvres sublimes » disait Proust. Dans certains nymphéas où le sujet se dilue et se perd dans la couleur, s'affirme une extraordinaire audace de la touche et s'annonce la peinture pure.

Et puis il nous reste à découvrir « **Un jardin pour mémoire** » selon le beau titre et le beau livre de Jacques Lacarrière. C'est son jardin d'Orléans, rue de parc « un jardin ce peut être une réclusion entre quatre murs de parpaings mais aussi une évasion dans les jardins voisins, puis dans ceux du reste du monde. Aucune source ne dit en son silence ou ses murmures ce qu'elle deviendra, Gange ou ruisseau. Il en est de même pour tout jardin : il peut être prison, il peut être promesse ». Et de nous raconter comment les saules ne sont pas les seuls à pleurer. Sans doute aucun arbre ne pleure vraiment, il en donne seulement l'image ou l'illusion. Il poursuit « les gouttes continuent de chuter sur le sol comme le rythme lent d'une clepsydre, et cette chute est à l'exact diapason de mon cœur ; comme si je ne faisais plus qu'un avec cet arbre ».

L'enfant ressent le jardin comme un lieu habité par toutes les voix de la nature, les arbres ne parlent pas, ne chantent pas et si l'on veut les approcher, il faudrait dit Lacarrière « déchiffrer leur silence ». Dans les branches d'un tilleul on peut surprendre les secrets des oiseaux. Il faut pour cela devenir branche, écorce ou feuille, découvrir toutes les mélodies de ce monde infime.

Mais il est des goûts divers et des figures diverses. On peut aimer les tilleuls et ne pas apprécier les marronniers, végétaux sans histoires qui ne demandent qu'à pousser en paix. Ils n'ont pas l'outrance des baobabs, la mégalomanie des séquoias, la ruse dit Lacarrière des robiniers qui se déguisent en acacias, ni la sensiblerie des charmes et des bouleaux qui tremblent au moindre souffle. Essence importée des Balkans, arbre qui produit un fruit trompeur, pourquoi les marronniers ne sont ils pas des châtaigniers ?



Sentiment de leurre, de parodie, de malfaçon ou de contrefaçon éprouvée ; et Jacques Lacarrière de dénoncer le secret d'une histoire fantaisiste : le secret du marronnier. C'est celui des philosophes gnostiques pour qui le monde entier était un leurre, une contrefaçon du monde qui aurait dû être mais qui ne vint jamais à existence, la création ayant été usurpée, contrefaite par un démiurge rusé et maladroit. D'où le mal, la tromperie, la haine, le mensonge. « D'où cette coupure, cassure, césure, faille, fissure, facture, lésion, lézarde, cette scission et déchirure quasi irrémédiable dans le tissu du monde ». D'où les trucages parodiés, fac-similés ou similis. Et les marronniers sont les similis des châtaigniers. Comme les similis ils ne peuvent imiter que l'apparence, jamais l'essence. Le secret du marronnier alors pour nous, c'est que le monde est à réinventer comme est à réinventer la vie ; laisser éclore ce que l'on devine d'un jardin, d'un peuple et d'un pays que les apparences avaient masqué et en particulier cette sensibilité sans laquelle la vie serait une banquise et l'art une ascèse stérile.

Un jardin en ce sens doit toujours être un endroit inhabituel entre le cœur et la mémoire.

Nous ne pouvons conclure sans saluer au passage le dernier livre de Jacqueline de Romilly « Dans le jardin des mots » où j'espère nous nous sommes promenés.

Le plus beau, le plus utile des secrets de jardin, il est philosophique et c'est la plume de Georges Duhamel qui clôturera cette promenade dans « Les fables de mon jardin » qui allient les trois notions que je pense avoir utilisées pour souligner les besoins des jardins, le temps, le travail et la liberté.

*« Tout dans la vie d'un jardin proclame l'excellence du principe d'autorité. Et tout me démontre aussitôt que ce principe nécessaire, que ce principe à lui seul ne saurait diriger le monde. Je plains le jardinier qui s'imaginerait que l'on peut obtenir quoi que ce soit par violence et la contrainte. Il est possible qu'une telle méthode vienne à bout de l'acier, du marbre et du granit. Elle est sans vertu devant la vie. »*



*Le bon jardinier sait bien que les plantes ne se plaisent pas partout, qu'elles ont non seulement des besoins évidents et grossiers, mais aussi des aspirations secrètes, des penchants, des vues idéales, des caprices et des répugnances.*

*Le bon jardinier exerce l'autorité mais avec respect et sollicitude. Il corrige à tout instant le principe d'autorité par le principe de persuasion.*

*Et c'est ainsi qu'un jardin peut vivre à la face du ciel, peut vivre en cherchant chaque jour le sens de la justice, de la paix et de l'harmonie ».*



J'aurais pu ne vous parler que des jardins secrets, ceux qui naissent en l'an de grâce 1220, quand le roi Henri III d'Angleterre ordonne à son intendant de Woodstock « *d'enclorre les terres de notre reine de deux murs, bons et hauts, que nul ne puisse pénétrer et d'y planter un jardin d'herbes, aimable et bien seyant, auprès de notre étang à poissons, afin que ladite reine y muse à son plaisir* ».



*Danielle Delclos*

